



DES MOTS QUI RESTENT
מילים שנשארות

un film de Nurith Aviv
סרט של נורית אביב



DES MOTS QUI RESTENT

מילים שנשארות

Sortie en salles le 9 Mars 2022

52 min – 2022 – 16/9

Conseiller scientifique : Jonas Sibony

Image : Cédric Dupire et Itay Marom

Montage : Nurith Aviv et Hippolyte Saura

Musique : Daniel Mizrahi

Documentaliste : Cécile Niderman

Produit par Serge Lalou, Les Films d'Ici et Itai Tamir, Laila Films

Avec la participation du

Centre National du Cinéma et de l'Image animée

de France Télévisions

de France 3 Grand Est

Post-production : La Fabrique de France Télévisions – Lille

Avec le soutien de La Procirep et de l'Angoa

Distributeur : Les Films d'Ici

Céline Païni

celine.paini@lesfilmsdici.fr

01 44 52 23 33

Presse : Agence les PiQuantes

Alexandra Faussier & Fanny Garancher

presse@lespiquantes.com

01 42 00 38 86

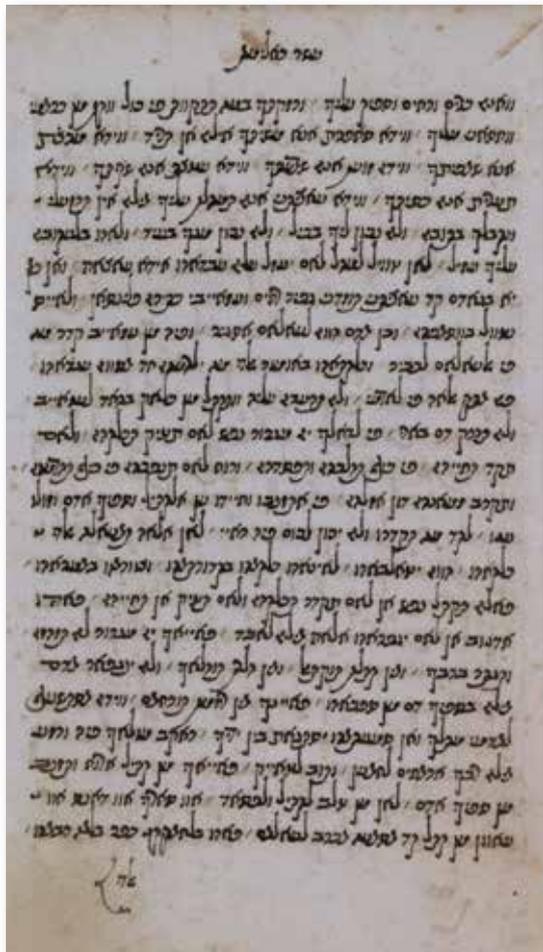
Visuels à télécharger sur <http://nurithaviv.free.fr>

RÉSUMÉ

Dans *Des mots qui restent*, six personnes évoquent le souvenir des langues qui ont bercé leur enfance, des parlars judéo-espagnols ou judéo-arabes, et le judéo-persan.

Très différentes les unes des autres, ces langues ont toutes une composante hébraïque, et surtout un trait commun : elles ont été écrites en lettres hébraïques. Lettres qui, au fil du temps, ont peu à peu perdu leur usage et leur force.

Aujourd'hui, ces langues elles-mêmes sont en train de s'éteindre. Mais la résonance des mots, les mélodies, les rythmes, les accents, ont laissé des traces qui continuent à œuvrer chez celles et ceux qui, enfants, les ont entendues.



LINE AMSELEM

Line Amselem est née à Paris. Dans sa famille on parlait la haketia, la langue des juifs du nord du Maroc.

Aujourd'hui professeure agrégée d'espagnol et maître de conférences à l'Université de Valenciennes, elle est spécialiste de la littérature espagnole des XVIe et XVIIe siècles. Elle est aussi traductrice de Federico García Lorca, de Thérèse d'Avila et de Lope de Vega.

Elle a publié un roman, *Petites histoires de la rue Saint-Nicolas* (2016).



ANNA ANGELOPOULOS

Anna Angelopoulos est née à Salonique, en Grèce. Dans sa famille, on parlait le grec.

Mais il y avait aussi une autre langue, celle que sa mère parlait dans sa famille mais pas avec sa fille : le judéo-espagnol.

Anna a travaillé comme interprète au Parlement européen, où elle traduisait du français et de l'anglais vers le grec. Parallèlement, elle a fait une thèse en anthropologie sociale et s'est spécialisée dans les contes de transmission orale.

Aujourd'hui, elle est psychanalyste. Elle a publié *Contes judéo-espagnols des Balkans* (traduction de contes recueillis par Cynthia Crews) et *Contes de la nuit grecque*.



ZOHAR ELMAKIAS

Zohar Elmakias est née à Ramleh, en Israël. Avec ses parents, elle parle l'hébreu. Mais la langue que ces derniers parlaient avec leurs propres parents est le judéo-marocain.

Zohar vit entre Jaffa et New York. Elle est chercheuse et fait actuellement un doctorat au département d'anthropologie de l'Université Columbia à New York.

Elle a traduit en hébreu l'écrivain noir-américain James Baldwin. Elle a également traduit *Between the World and Me* de Ta-Nehisi Coates et écrit un livre, *Terminal*, paru en 2019.



ALDO NAOURI

Aldo Naouri est né en 1937 à Benghazi, en Libye. Il a grandi en Algérie. La langue parlée dans sa famille était le judéo-libyen.

Après des études de médecine en France, il est devenu pédiatre.

Au cours de sa carrière, il a publié une vingtaine d'ouvrages centrés sur sa pratique.

Son dernier livre s'appelle *Ma mère : mon analyse et la sienne*.



ANAT PICK

Anat Pick est née à Ramat Gan, en Israël. Chez elle, on parlait l'hébreu, mais dans son enfance elle a beaucoup entendu le judéo-persan, qui était parlé par sa mère et sa grand-mère.

Les sonorités du persan, qu'Anat ne parle pas, l'ont tout de même beaucoup marquée.

Aujourd'hui, elle fait des performances expérimentales dans ce que l'on appelle la « sound poetry ». Elle s'y exprime dans une sorte de langue qu'elle a inventée à partir des sonorités de son enfance.



JONAS SIBONY

Né à Paris, il a grandi à Montpellier. Chez lui, on parlait français. Mais son grand-père paternel, mort avant sa naissance, était très attaché au judéo-marocain.

Bien que Jonas n'ait pas appris cette langue à la maison, il l'enseigne aujourd'hui en tant que docteur en linguistique spécialiste du judéo-arabe, dans le cadre de ses cours et de ses recherches en dialectologie arabe.





Entretien avec Nurith Aviv

Comment ton film *Des mots qui restent* s'inscrit-il dans l'ensemble de ton œuvre ?

Mes films tournent autour des langues, en particulier des traductions, de la transmission, de la perte. Chaque fois, je trouve des personnes qui acceptent de livrer ce qu'elles pensent et ce qu'elles ressentent à propos d'un thème qui leur est cher. J'ai l'impression que *Des mots qui restent* dialogue surtout avec *D'une langue à l'autre*, que j'ai réalisé il y a vingt ans. Ces deux films s'interrogent sur ce que l'on appelle la langue maternelle. Mais en fait, tous mes films dialoguent entre eux et chaque film en amène un autre.

Curieusement, c'est le film *Signer* qui a mené à *Yiddish*. J'ai souvent entendu dire à propos des langues des signes, comme à propos du yiddish, que ce ne sont pas de vraies langues car elles n'ont pas de grammaire, ce qui bien sûr est faux.

Le yiddish s'écrit en lettres hébraïques

mais il y a eu dans l'histoire des dizaines d'autres langues qui ont été écrites dans ces caractères-là. C'est ce qui m'a décidée à me lancer dans une nouvelle recherche. *Des mots qui restent* parle du judéo-arabe, du judéo-espagnol et du judéo-persan. Ces langues sont en voie de disparition à cause des changements de modes de vie, des migrations et exils, et de l'extermination des locuteurs, surtout de Salonique.

En fait, j'ai rencontré moins de personnes qui parlent encore ces langues que de personnes qui les ont entendues dans leur enfance et qui en ont gardé un certain nombre de mots.

Le film *Des mots qui restent* traite davantage des traces que ces mots et ces langues ont laissées chez les participants, que des langues elles-mêmes.

Parlons de ces mots qui restent...

Ce sont les mots que l'on entend prononcer, dos à la caméra, par chacun des protagonistes, les mots des langues de leur enfance que parlaient leur mère, leurs grand-mères ou d'autres membres de la famille. Ils ont laissé en eux une empreinte qui continue à



agir. Face à la caméra, ces personnes tentent d'expliquer la relation qu'elles ont avec ces langues et avec ces mots, les sensations que leurs sonorités et leurs rythmes ont fait naître en elles. Elles ont toutes fait œuvre à partir de ces mots qui restent.

Les deux premiers intervenants, Line Amselem et Aldo Naouri, maîtrisent parfaitement les langues de leur enfance.

La mère d'Aldo Naouri lui parlait en judéo-libyen. Pendant la guerre, cette femme, qui était veuve, a été expulsée de Libye vers l'Algérie en compagnie de ses huit enfants, Aldo étant le plus jeune. Là, elle conversait en arabe judéo-libyen avec ses voisines algériennes musulmanes, qui, elles, parlaient l'arabe algérien, différent de son arabe à elle. Cela a donné lieu à des malentendus amusants autour de mots qui avaient la même sonorité mais pas le même sens. Devenu pédiatre, Aldo Naouri a écrit de nombreux livres sur le sujet de l'enfance. Dans son dernier ouvrage, il écrit qu'une psychanalyse est terminée quand l'analysant a trouvé « sa lettre ». Celle de Naouri était le

« kh », liée au nom de jeune fille de sa mère, une lettre que son analyste ne pouvait pas entendre car ce son ne se prononce pas en français.

La langue que Line Amselem parle dans le film, en faisant des gestes qui l'accompagnent, est la haketia, la langue judéo-espagnole parlée dans le nord du Maroc. Line se souvient de son enfance à Paris dans cette langue et elle en a fait un livre. Dans le film, elle chante une berceuse que lui chantait sa mère.

Plusieurs personnages du film qui ne parlent pas la langue de leurs parents gardent tout de même en mémoire des mots qui les ont marqués jusque dans leur corps.

Anna Angelopoulos, née à Salonique après la guerre, a découvert à dix ans seulement que la langue que parlait sa mère, et qu'elle écoutait en cachette derrière la porte, était le judéo-espagnol. Sa mère n'a jamais pu lui dire qu'elle était juive. Sa langue était interdite à sa fille. C'est bien plus tard, lors de sa recherche sur les contes de transmission orale, qu'Anna



a découvert des contes transcrits du judéo-espagnol en phonétique par une chercheuse anglaise partie enquêter dans les Balkans d'avant-guerre. C'est lorsqu'elle a entrepris de les déchiffrer et de les traduire qu'elle a retrouvé des mots de la langue de sa mère.

Zohar Elmakias a grandi à Ramleh, entre Tel-Aviv et Jérusalem. Ses parents et d'autres membres de la famille parlaient le judéo-marocain, ou « le marocain » comme on l'appelle en Israël. Zohar elle-même ne le parlait pas. Le fait que ce soit une langue uniquement orale lui avait donné l'impression que les mots sortaient du corps des autres et entraient dans son propre corps. Pour elle, les mots sont comme des amulettes, des objets dont elle ne comprend pas le sens, mais dont elle veut croire qu'il existe.

Jonas Sibony, lui, n'a pas entendu parler le judéo-marocain à la maison. C'était la langue de son grand-père paternel, mort dans un accident avant sa naissance. Pour Jonas, l'absence-présence de ce grand-père est à l'origine de son intérêt pour le judéo-marocain. Il est devenu enseignant à l'Université, où il donne

des cours de dialectologie arabe, et le judéo-marocain en fait partie. Même si Jonas n'a pas entendu le judéo-marocain à la maison, des expressions de cette langue se sont immiscées dans le français parlé dans sa famille paternelle. Ce sont ces expressions que Jonas énonce, dos à la caméra.

Anat Pick se souvient des échanges en judéo-persan entre sa mère et sa grand-mère. En bon sioniste, son père, d'origine anglaise, a imposé l'hébreu à la maison et interdit le persan. Anat n'a pas appris cette langue malgré les heures qu'elle a passées dans la cuisine, chez sa grand-mère, à écouter les deux femmes converser. Parler et manger étaient indissociables. Tout passait par la bouche. Elle dit de sa grand-mère, très accrochée à son accent persan, qu'elle s'exprimait avec des jaillissements, des coupures, des attaques. Devenue performeuse de « sound poetry », Anat s'exprime dans une langue inventée par elle, faite uniquement de sons et de syllabes. On dirait qu'elle reproduit les jaillissements, les attaques, la violence du parler de sa grand-mère.



Quelle est la place des documents écrits dans ce film ?

Bien que ce soit un film sur les traces orales des langues parlées par les juifs de la diaspora, j'ai voulu montrer qu'il reste dans ces langues, surtout en judéo-arabe, beaucoup de traces écrites en caractères hébraïques. Les lettres hébraïques me fascinent depuis toujours, j'en parle déjà dans mon film *Poétique du cerveau*. Ces lettres portent en elles une histoire millénaire, celle des écrits en hébreu et en araméen. Selon la tradition mystique juive, elles sont à la base de la création du monde. Mais ce que l'on connaît moins, c'est l'histoire des autres langues qui se sont logées dans ces lettres hébraïques et qui portent en elles les récits de pratiques et de pensées des juifs de la diaspora. Ma rencontre avec ces lettres familières dans d'autres langues m'a beaucoup émue. C'est peut-être comme ces mots/corps dont parle Zohar Elmakias dans le film. Je sais lire les mots, mais leur sens m'est inconnu.

Dans le prologue, j'avais envie de donner à voir ces lettres hébraïques sous leur diverses formes graphiques, aussi bien

en hébreu qu'en judéo-arabe ou judéo-persan. Le dernier des documents que je montre est une miniature persane du XIV^e siècle qui illustre l'histoire de la reine Esther, écrite en judéo-persan, avec des caractères hébraïques par le poète Shahin Shirazi. Si l'on regarde à droite de l'image, on voit un instrument qui ressemble un peu au banjo avec lequel Daniel Mizrahi joue la musique qu'il a composée pour ce prologue.

Propos recueillis par Josepha, Judith, Myriam et Sylvette



NURITH AVIV

Nurith Aviv a réalisé une quinzaine de films documentaires, en faisant notamment des questions de langue un terrain de recherche personnel et cinématographique.

Elle est la première femme directrice de la photographie en France reconnue par le CNC. Elle a fait l'image d'une centaine de films (fictions et documentaires), entre autres pour Agnès Varda, Amos Gitai, René Allio ou Jacques Doillon.



© Juliette Agnel

- Grand prix de l'Académie française 2019 – (proposé par Amin Maalouf)
- Rétrospective Nurith Aviv – Centre Pompidou, novembre 2015
- Lauréate du prix Édouard Glissant 2009
- Rétrospective Nurith Aviv – Jeu de Paume, septembre 2008

Ses six derniers films sont sortis au cinéma accompagnés d'un grand nombre de débats avec des écrivains, des philosophes, des psychanalystes...

Pour plus d'informations: <http://nurithaviv.free.fr>.

RÉALISATIONS :

Des mots qui restent, 2022

Yiddish, 2020

Signer, 2018

Signer en langues, 2017

Poétique du cerveau, 2015

Annonces, 2013

Traduire, 2011

Langue sacrée, langue parlée, 2008

L'alphabet de Bruly Bouabré, 2004

D'une langue à l'autre, 2004

Vaters land / Perte, 2002

Allenby, passage, 2001

Circoncision, 2000

Makom, Avoda, 1997

La tribu européenne, 1992

Kafr Qara, Israël, 1989

